

## Séminaire d'Hiver 2021 : « Identification ou subjectivité ? »

Dimanche 24 janvier 2021

Intervention de Juliana Castro

### Étranger, partout

Je propose une discussion à partir de deux cas cliniques où la question de l'identité, bien que de manières différentes, est posée. Michel se plaint d'être étranger, partout. Il a du mal à accepter la distance entre lui et l'autre; alors qu'Alice, pour sa part, éprouve "se sentir comme une autre personne", sujette à l'absence de coupure et à la continuité dans l'unification à l'autre. Je souhaiterais vous soumettre l'hypothèse qu'il s'agirait chez elle de l'*unité unifiante*, tandis que chez Michel de l'*unicité distinctive*. Celui-ci a des difficultés à trouver l'index phallique par lequel il peut se faire valoir pour être reconnu, ce qui constitue un autre point que je voudrais apporter au débat. Trois signifiants donc: étranger, identité et unification.

D'une certaine façon, quand nous faisons un récit d'un cas clinique, nous sommes face à l'impossible, car quelque chose de la séance échappe inexorablement au récit. Cela se rapproche de ce à quoi nous sommes confrontés lors du passage d'une langue à l'autre dans la traduction, ou de l'oral à l'écrit dans la transcription. Il faut remarquer également que la place de l'impossible n'est pas la même dans les différentes langues et que le choix du signifiant pour rendre compte du réel a ses effets. Il s'agit ici de fragments qui ont été saisis et transformés par une autre langue, soit lors du passage au français venu du portugais, ou, comme le précisent les francophones, du brésilien – nous y reviendrons. Je commence par ce préambule, pour relever l'impossible de tout dire, dont nous verrons ensuite comment cela est en jeu chez Michel.

Michel se plaint d'être étranger où qu'il se trouve. Fils de parents de nationalités distinctes, il a vécu dans différents pays lusophones pendant son enfance jusqu'à son arrivée au Brésil avec eux. Le père lusophone a interdit à la mère de communiquer avec Michel dans sa langue maternelle à elle et a insisté pour qu'elle s'adresse à lui en

portugais. “Je suis comme un chat, dont le comportement change selon le milieu. Je parle comme les personnes parlent.” Il est à noter qu’il parle le portugais brésilien parfaitement et sans accent, de telle façon qu’on le prend pour un Brésilien et qu’on ne saurait dire de quelle région du pays il est originaire. Son père est mort et sa mère a hérité de tout le patrimoine. Michel est arrivé au traitement avec la plainte qu’il n’arrivait pas à écrire sa thèse. Il parle souvent de son “besoin d’être compris”, surtout dans ses relations amoureuses : il est empreint d’une espèce de quête de la communication parfaite. Chaque ratage est vécu par lui, lui qui cherche inlassablement à être accepté et aimé, comme un signe de désamour. Il associe cela à la relation avec sa mère et le fait qu’elle ne le comprend jamais, qu’elle ne s’intéresse pas à ce qu’il ressent, ce qu’il attribue à sa culture d’origine à elle. Quand il est arrivé, il avait l’habitude, avec la compagne avec qui il vivait à l’époque, d’avoir ensemble des expériences sexuelles avec d’autres partenaires. Pendant la cure, cela a été peu à peu désinvesti jusqu’à ne plus arriver. Également pendant la cure, il a financé et entrepris, avec son héritage, un voyage au pays de son père, élaborant un parcours sur la terre de ces ancêtres, le village où son père était né, a suivi ses pas. “J’ai entrepris ce parcours de collecte de mes mémoires pour les rendre un peu plus palpables.” Dernièrement, il a dit: “Je suis comme mon père, j’ai son nom à lui.”

Alice dit sur l’origine de sa maladie: “J’ai un *problème de nom*”. Son père n’était pas marié avec sa mère car il était déjà marié dans son pays de naissance. Ce n’est qu’après des démarches là-bas qu’il lui a donné son nom. Elle était alors déjà adulte et après cela a eu lieu le déclenchement de sa psychose. Elle “imagine être une autre personne”. Cela peut arriver avec une personne dont elle vient de faire connaissance: “Je ne sais pas comment l’expliquer, son allure, je *me sentais* comme si j’étais elle...” “Si je parle beaucoup avec une personne, je finis par trouver que je suis elle.” Pendant le traitement, une manière d’opérer un certain arrêt dans ce glissement ininterrompu, c’est le fait qu’elle me téléphone pour confirmer qu’il s’agit des “choses de sa tête”, raccroche, rassurée, et continue sa journée normalement. Un autre recours dans le transfert est ce qu’elle nomme “le livret des phrases d’effet”, où elle écrit durant la séance une phrase qu’elle relit lors des moments difficiles et cela entraîne également un effet d’arrêt du glissement.

“Ce que tu as hérité de tes pères, acquiers-le pour le posséder”, nous dit Goethe, repris par Freud.

Dans l'*Identification*, Lacan différencie l'*Einzigkeit*, l'unité distinctive, de l'*Einheit*, l'unité unifiante. Il affirme que "l'identification n'a rien à faire avec l'unification". Il s'agit de "ce *un*, 1 comme tel, en tant qu'il marque la différence pure", "l'exception." "Ce *un un-carne* la différence comme telle." "Le trait unaire, une fois détaché, fait apparaître le sujet comme celui qui compte." Il y a une certaine coïncidence entre le trait unaire et le Nom-du-Père.

Charles Melman nous dit que si nous n'avions que l'identité imaginaire, nous serions exposés à la plasticité et au mimétisme des caméléons. C'est l'identité symbolique qui fonde la permanence qui assure la stabilité au delà des appels au mimétisme. Dans la psychose, en revanche, il y a une rupture de l'identité symbolique. Selon lui, l'*Einziger Zug*, le trait unaire apporte l'index phallique par lequel le sujet a le droit d'être compté, du fait d'être phalliquement marqué et reconnu, et ne cherche pas perpétuellement à exprimer le vœu d'être accepté. Toujours selon lui, la première étape de l'individuation passe par la séparation d'avec la mère et, dès lors, la distance introduite par la différence entre nous est régulièrement vécue comme une douleur. Il propose de traiter la problématique de la distance par la topologie, où la distance entre deux points n'est pas significative: ce qui compte, c'est la continuité versus la coupure. Il affirme que la langue maternelle est celle dans laquelle le sujet se trouve castré et donc viril, celle où "la mère a été interdite. C'est l'objet interdit qui fait qu'une langue soit maternelle, ce qui fait qu'elle devienne notre *Heim*." Il dit aussi: "L'inconscient n'a pas de langue qui lui soit propre".

Selon Stéphane Thibierge, la reconnaissance nous permet d'éprouver notre être comme un corps ayant une unité et une permanence. L'image spéculaire représente une totalité qui correspond à la méconnaissance de l'échec que constitue l'image de représenter le reste qu'elle n'intègre pas – l'objet *a*. Ainsi, c'est au prix de ne pas l'identifier que le névrosé reconnaît la réalité. Dans les psychoses, par contre, et en particulier dans les syndromes de fausse reconnaissance, l'objet n'est pas intégré par l'image et vient au premier plan. Il s'agit des phénomènes de délitement du registre spéculaire et de disjonction de l'image et du nom.

Angela Jesuino souligne que la langue parlée au Brésil n'est pas la même qu'au Portugal et affirme qu'il y a "un plurilinguisme dans la langue elle-même." C'est-à-dire, notre langue nationale serait la langue du maître travaillée de l'intérieur par les langues

indigènes et africaines en nous donnant la particularité de pouvoir nous appuyer sur ces différentes *lalangues* de notre langue.

Claude Jamart remarquait que les Français disent qu'ils parlent français et les Belges, eux, disent qu'ils parlent *le* français.

Pour Alice, la limite entre elle et l'autre semble être problématique: sans défense, elle serait phagocytée par le "se sentir comme si c'était elle", *son* corps serait celui de l'autre – un phénomène de délitement du registre spéculaire et de disjonction de l'image et du nom serait en jeu. Il ne s'agit pas exactement d'identifier la persécutrice Robine dans chacun autour d'elle ou d'avoir la conviction que quelqu'un est toujours un sosie, cependant, d'une certaine façon, le phénomène qui affecte *son* corps n'en serait pas moins une fausse reconnaissance: l'allure suffirait à Alice pour l'unification à l'autre. Ce qui se passe chez elle serait donc plutôt du côté de l'unification, soit de l'*Einheit* – l'unité unifiante, le un unifiant, c'est-à-dire, de faire Un avec l'autre. Il ne s'agit donc pas ici de l'identification, l'*Einzigkeit* – l'unité distinctive, le un différenciant, l'unicité discordantielle, si nous pouvons dire en nous référant à l'analyse de la négation en français par Damourette et Pichon.

Une opération est en difficulté : elle ne repère pas le *un* opératoire et ainsi ne peut pas se compter. D'où l'envahissement de l'Autre dans ce qui serait son corps à elle, car ce qu'elle identifie dans le champ, c'est l'objet en tant que non chu qui vient empêcher, par la saturation qu'il opère chez elle, l'opération de reconnaissance. Elle serait face à une exigence de mimétisme avec l'autre, un commandement même de se "zelliguifier" – en référence au nom du personnage de Woody Allen – dans l'autre. Elle expérimente dans le réel l'absence de coupure entre elle et l'(A)utre. Toute distance est abolie, c'est-à-dire, elle se retrouve entièrement à la place de l'autre, en totale continuité: A égale A, en quelque sorte. Cela aurait à voir avec le fait qu'elle ne compte pas avec le patronyme pour assurer la permanence face aux appels au mimétisme.

Ainsi, Alice montre la différence entre unification et identification, ou, en d'autres termes, entre l'unité unifiante et l'unicité distinctive, cette dernière constituant une question fondamentale dans la névrose. C'est-à-dire, son éprouvé signifie qu'Alice est habitée par l'Autre, avec qui elle fait Un, ce qui témoigne d'une absence de castration.

Au contraire, comme nous verrons ensuite, la douleur face à la distance dont parle Michel signifie que la coupure produite par la castration symbolique est faite et qu'il se

défend contre cette castration, par laquelle il est pris dans une névrose, fondée sur l'unicité discordante.

Michel souffre de la distance à l'autre, distance qu'il se refuse obstinément à accepter en se plaignant de l'éloignement soit de sa mère soit de ses compagnes. La douleur dont il éprouve la distance, introduite par la différence, réactualiserait la première distance mise en place, celle de la séparation d'avec sa mère. Face à cela, il entreprend une quête de la communication sans faille, ce qu'il semble vivre dans l'ordre de l'impuissance et non de l'impossible inhérent au langage. Autrement dit, il ne peut accepter aucune faille dans l'Autre: la faille étant, parce qu'il ne peut l'accepter, réinterprétée comme un désamour. Pouvons-nous penser que ce que Michel demande dans sa quête de la communication parfaite – parole sans ratage – serait l'accomplissement du rapport sexuel dans l'unification? Rêve névrotique de complétude avec accès à l'objet? Unification dont Alice témoigne, avec tous les effets dévastateurs pour elle, dans sa psychose.

Michel parle de sa plasticité, comme celle d'un chat, ou comme le caméléon dont parle Charles Melman. Tout en s'adaptant au milieu, peut-être à cause même de cette possibilité de plasticité, il a du mal à repérer où est son *Heim* à lui. Il s'agit chez Michel d'un problème d'identité: il ne saurait pas quel trait symbolique extraire de l'Autre pour s'identifier. Il n'a pas perçu son héritage mais l'a laissé à sa mère, et percevait des petites sommes d'argent: il a du mal à prendre possession de l'héritage de son père pour le faire sien, n'assumant pas son rôle d'héritier. Que refuse-t-il là? S'agirait-il d'un empêchement – pour qu'il se reconnaisse comme le fils de son père – qui venait fortement de la part de la mère qui ne lui reconnaissait pas la filiation? Ou encore, œdipiennement, refusait-il agressivement d'être le fils de cet homme? La difficulté à terminer sa thèse serait liée à cela, car l'écrire l'amènerait à changer de statut subjectif, c'est-à-dire, à ne plus être un élève, mais un maître et, pour lui, il lui serait interdit d'être du côté de ceux qui sont reconnus comme ayant achevé les études et étant autorisés.

Il y a cependant la possibilité de repérage phallique du côté du père, dans la mesure où Michel est reconnu par lui comme le digne fils de sa filiation. Michel cherche à s'ancrer dans une identification: il cherche manifestement son héritage en réalisant le voyage au pays de son père, ce qui constitue pour lui une quête du trait unaire. Il faut rappeler que dans le verbe *ererb* ["hériter", en allemand] et le mot *erwerb* ["acquier"] les deux préfixes *er* signifient un mouvement pour faire émerger quelque chose. Dans le sens d'un

processus en mouvement, il y a ainsi un rapport au Nom-du-Père qui se met en place comme un trait d'identification. Tout cela va avec un cheminement moins erratique, ce que l'on peut constater, par exemple, en ce qui concerne sa sexualité. Michel avance, il n'est pas dans l'errance. Il part d'une position d'étranger partout et il passe à une position d'identification. L'inscription du Nom-du-Père est progressivement en marche dans le processus dynamique de la cure.

Pour finir. Le fait qu'on entend Michel sans accent serait-il favorisé par le plurilinguisme et la présence de ces diverses *lalangues* dans le brésilien auquel fait référence Angela Jesuino? – c'est une question qui se pose. Il peut arriver parfois qu'il utilise un mot qui n'est pas impropre dans un certain contexte mais qui n'est pas le terme usuel. En tenant compte qu'il n'existe pas de langue qui soit propre à l'inconscient, celui-ci est polyglotte, il s'agit donc d'une cure où Michel parle en brésilien et en portugais d'autres pays lusophones, ou peut-être plus exactement, quelque chose qui passe *entre* eux.

Je conclus avec un petit détour pour faire observer qu'au Brésil nous ne disons pas que nous parlons "le brésilien" car nous considérons que nous parlons "portugais" tout court. Dire que nous parlons portugais pourrait donner l'idée d'une continuité avec le portugais du Portugal – c'est la différence subtile admise: portugais du Brésil et portugais du Portugal. Sur la question de parler français ou *le* français dont j'ai parlé précédemment, qu'est-ce que rajouterait le fait que nous parlions "portugais", sans l'article? Peut-être cela y ajouterait une continuité, une proximité presque "organique", ou encore, il s'agirait d'un effacement, d'une sorte de négation d'une différence – ce sont des questions qui me sont apparues au cours du processus d'écriture de ce texte et qui continuent à m'interroger grandement.